

SANS LES MEUBLES

CAROLINE SERS



SANS LES MEUBLES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02759-2

À mon père

Il faisait un froid polaire, dans ce bureau. Cette pensée envahit Corinne pendant toute la dispute entre ses tantes, qu'elle ne saisit que par bribes.

« Maman m'a toujours dit qu'elle me donnerait sa table de toilette... » « Alors pourquoi ne l'a-t-elle pas écrit ? » « Tu sais très bien qu'à la fin, c'était le dernier à parler qui avait raison ! » « Eh bien tu n'avais qu'à venir la voir plus souvent... »

Les murs de l'étude étaient jaunes. Pas cette teinte qui avait été à la mode quelques années auparavant et apportait aux pièces une lumière joyeuse, mais un jaune dû au temps et à la nicotine, sale. Les rideaux portaient des années de poussière. Le notaire lui-même semblait gris, éteint. Peut-être à cause des trente années de disputes

familiales auxquelles il devait avoir assisté, au bas mot.

– Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

Corinne sursauta. Elle était la seule demoiselle dans la pièce, la question devait lui être adressée. Le notaire ne se départit pas de son calme résigné pour lui répéter :

– J'expliquais à vos tantes l'usage selon lequel le mobilier peut être partagé. Les héritiers séparent les meubles et objets en autant de lots que de parties, ensemble, en équilibrant les parts, puis on procède à un tirage au sort pour leur attribution.

– Oui...

– Cela vous convient-il ?

– Euh... oui. Pourquoi pas.

Avant de prendre la parole, sa tante Jeanne s'éclaircit la voix dans un raclement de gorge peu ragoûtant. Corinne avait toujours eu horreur de cette habitude. À la table de sa grand-mère, elle redoutait d'être placée à côté de Jeanne à cause de cela. Dans la salle à manger de la maison familiale, encombrée de meubles en bois massif – vaisselier, confiturier, armoire à verres –, le bruit rocailleux résonnait, écorchant le

silence qui accompagnait généralement les repas. « Rien ne doit déranger l'honnête homme qui mange », avait coutume de répéter sa grand-mère, et la conversation était considérée comme faisant partie de ces gênes. Le raclement déclenchait l'agacement et la réprobation de l'hôtesse et augurait généralement une dispute.

– Je ne suis pas sûre que cela soit une bonne idée!

– Ah, tiens donc...

Tante Camille, malgré son allure frêle, avait une voix trop grave pour une femme. Du moins était-ce ce que sa mère lui avait répété durant toute son enfance. Elle cherchait à remédier à cette disgrâce en compensant le timbre par le volume, parfois à la limite de l'audible. Ses épaules voûtées faisaient peine à voir. Elle relevait la tête comme une tortue, lentement, péniblement. Mais l'énergie qu'elle manifesta dans la suite de la discussion rassura Corinne sur son état de santé, qui lui avait paru chancelant jusque-là.

– Comme d'habitude, tu vas trouver à y redire! continua-t-elle.

– Tu vois comme tu es agressive! La façon même dont tu commences tes phrases est un cas d'école.

Tante Jeanne avait beaucoup travaillé sur elle-même durant toute sa vie, et le faisait savoir assez rapidement à ses interlocuteurs. Les différentes techniques venues des États-Unis lui étaient familières. Le « positive speaking », le « heart listening », la « way to resolve conflicts » l'avaient aidé, disait-elle, à « mettre de l'ordre dans son bagage ».

– Tu dis « comme d'habitude », et ainsi tu m'enfermes dans un rôle qui te permet de ne pas examiner le fond de ce que je dis mais de rejeter tout en bloc. C'est typique.

– Pfff... Tu embrouilles toujours tout! Pourquoi donc ne ferions-nous pas comme M^e Chodevain nous le conseille?

– Tout simplement parce que nous ne connaissons pas la valeur des choses! C'est le meilleur moyen de commettre des injustices, dont nous nous rendrons compte plus tard, trop tard, et qui compromettront définitivement nos relations. D'ailleurs, souviens-toi des Lenôtre, ils ne s'en sont jamais remis...

Tante Jeanne se lança alors dans un de ces récits dont elle avait le secret. Une histoire qui mettait en scène des cousins éloignés, dont on ne savait plus d'ailleurs s'ils étaient réellement des cousins, mais qui en tout cas faisaient partie d'un paysage familial au sens très large, et dont les péripéties de vie illustraient à merveille la cause qu'elle défendait.

Corinne fixait le notaire, enfoncé sur son fauteuil dans une position d'attente. Elle le soupçonnait d'avoir mis au point une technique pour dormir les yeux ouverts. Il semblait lointain, ses lourdes paupières occultant à moitié ses pupilles. Mais l'iris était vif, allant d'une femme à l'autre alors que la dispute prenait corps.

– De toute façon, le ménage a déjà été fait ! lâcha tante Jeanne en serrant son sac à main sur ses genoux.

Tante Camille ouvrit rond la bouche, outrée.

– Ah ben ça alors !

Elle répéta ces quelques mots plusieurs fois, se tournant tour à tour vers Corinne et vers M^e Chodevain dont les sourcils n'avaient

pas tressailli. Puisque ni l'un ni l'autre ne proférèrent mot, elle finit par reprendre :

– Comment oses-tu ? Tu m'accuses de...

Elle n'acheva pas. Comme si la simple formulation, à voix haute, de la suggestion de sa sœur était insurmontable.

Tante Jeanne, impériale, reprit :

– Je trouve plus judicieux de faire appel à un expert qui puisse estimer la valeur du mobilier. Ainsi, pas de questions, pas d'injustices.

– Tu es vraiment impossible. Tu m'accuses de m'être servie, et voilà que tu te contredis en voulant une expertise qui, soit dit en passant, va nous coûter bonbon... Tu reconnais donc qu'il y a de quoi partager, malgré tes accusations.

– Oui, en effet. Je ne suis pas sûre que ton goût t'ait portée vers les pièces de valeur. Ce qui est sûr, puisque tu veux que je sois plus précise, c'est que certaines choses ont disparu. Par exemple l'alliance de maman.

Corinne réprima un bâillement. Elle avait l'impression d'avoir déjà vécu cette scène – en fait, plus qu'une impression, c'était une

certitude. Tante Jeanne l'avait appelée à plusieurs reprises pour lui demander où était passée telle ou telle chose, qu'elle ne retrouvait pas d'une visite à l'autre. Elle avait accusé tante Camille à demi-mot, sans insister toutefois devant le manque d'assentiment de sa nièce.

L'histoire de l'alliance avait déjà plusieurs années. Quand Mamie avait commencé à connaître des passages à vide. Elle ne portait déjà plus son alliance à cette époque-là, car l'anneau était devenu trop large pour son doigt. Avec le temps, elle s'était amenuisée. Avec le chagrin, aussi. Cette peine qu'elle affichait dès qu'elle le pouvait. Corinne ne ressentait qu'un grand agacement devant ces démonstrations. C'était assez injuste de sa part, se reprochait-elle souvent, mais elle ne parvenait pas à contenir son énervement quand sa grand-mère prenait son air de chien battu. Surtout face à elle. Qu'elle se fasse consoler par ses filles ! Pas par elle, Corinne, qui devait surmonter la mort de son père et l'indifférence de sa mère.

– Ah ça, si ton père avait été là, lança tante Camille en se tournant vers sa nièce, ça ne se serait pas passé comme ça !

– Ah non ! renchérit tante Jeanne qui ne voulait pas être en reste.

Corinne se retint de lever les yeux au ciel. C'était reparti.

Corinne descendit l'escalier quatre à quatre. L'épais tapis qui protégeait le bois étouffait ses pas. Elle cognait du talon pour faire du bruit, cherchant ainsi à évacuer sa colère. Quelles vieilles biques! Elles pouvaient toujours lui faire la leçon, tiens! Des vieilles biques aigries et méchantes, des pestes de soixante-dix ans qui pensaient que les années les protégeaient. Elle eut la tentation de crier un bon coup dans cet espace qui résonnait, mais se retint. Tout de même.

Il allait y avoir une expertise. Une évaluation des meubles, tableaux, objets. Afin que nul ne se sente lésé, comme l'avait martelé tante Jeanne.

– Il va falloir que nous prenions en compte ce que tu as chez toi, lui avait glissé

tante Camille à un moment où sa sœur discutait des détails techniques avec le notaire.

Corinne, ahurie, avait à peine réussi à balbutier un « pardon ? » suffoqué.

– Nous en reparlerons, avait conclu tante Jeanne alors que le notaire achevait son explication.

Corinne avait abrégé les salutations en prétextant un rendez-vous urgent. Elle courut presque jusqu'au métro de peur que ses tantes ne la rattrapent, et ne souffla que lorsque la rame démarra.

Pas de place assise. Elle se cala contre la porte opposée à la sortie et plaça ses écouteurs sur ses oreilles. Sans allumer la musique. Tout ce qu'elle voulait, c'était que surtout personne ne vienne lui parler. Un peu plus loin, une mère avait son enfant sur les genoux. Un gamin de trois ans environ, bavard comme une pie. « Et pourquoi ? » La question revenait comme un refrain tandis que la mère, patiente, tentait d'apporter des réponses. Dire que ce petit garçon si mignon, avec ses cheveux blonds pleins d'épis, allait peut-être

se transformer en adulte épouvantable... En adulte avare et soupçonneux, âpre au gain, envieux. Comment faisaient donc les parents dont les enfants tournaient mal? Leur trouvaient-ils des excuses, toujours, ou les reniaient-ils, au fond d'eux? Corinne grimaça tandis qu'on lui écrasait le pied.

– Oh! Pardon madame, j'ai pas fait exprès!

Corinne lâcha un simulacre de sourire pour montrer qu'elle était sensible à la demande de pardon et pesta intérieurement. Pas fait exprès! Encore heureux! Le gamin qui lui avait marché sur le pied se tenait maintenant à côté d'elle, le dos appuyé contre la barre centrale, et jouait avec son téléphone. Corinne se crispa de nouveau. Il fallait qu'elle arrête de râler intérieurement. Elle sentait le nœud familial se former dans son estomac. Personne ne pouvait plus se tenir alors que le métro tanguait dangereusement, mais pas une voix ne s'élevait. Normal. Aucune attention aux autres, aucune conscience de la collectivité, aucun sens civique! Heureusement, il ne lui restait plus que deux

stations. Elle les passa le nez plongé vers ses chaussures pour essayer de faire abstraction de ce gamin qui prenait toute la place, de ces gens qui étaient trop nombreux dans un espace trop petit, de cette odeur d'air respiré plusieurs fois... Faidherbe! Elle jaillit de la rame en bousculant une femme qui obstruait la porte. Un grand coup d'épaule. Tant pis pour elle. Elle n'avait qu'à bouger!

Elle remonta la rue au pas de course, encore. Résista à l'envie d'entrer dans le supermarché acheter n'importe quoi de réconfortant. L'air était humide, froid. Elle serra son écharpe contre son cou. Ne pas ressortir. Rester au chaud, sous la couette, jusqu'à la fin de la journée. Elle avait pris un congé pour ce rendez-vous chez le notaire.

Une fois arrivée, elle enleva son manteau et retira ses chaussures, les laissant dans l'entrée. Il régnait une douce chaleur chez elle. Elle chauffait trop, se reprochait-elle souvent. Elle gaspillait. Elle aurait pu mettre un pull, une étole. Mais c'était tellement

agréable, cet environnement ouaté... Parfois, elle s'asseyait le dos appuyé au radiateur, laissant la chaleur l'envahir, jusqu'au moment où la brûlure menaçait. Elle n'avait jamais trop chaud. C'était une décision qu'elle avait prise des années auparavant. Jamais. Lorsque les températures montaient, devenant insupportables pour la plupart des gens, elle se contentait d'accueillir la chaleur. L'erreur, c'était de lutter. Quand cela devenait vraiment difficile, elle visualisait les journées les plus froides qu'elles avaient vécues, ou encore les nuits passées sous la tente à grelotter. C'était imparable.

Plutôt que sous la couette, elle choisit de s'installer sur son canapé, dans le salon, un plaid sur les jambes. Une bibliothèque occupait tout le mur à sa gauche. Se trouvaient là ses livres favoris, puis ceux que lui avait légués son père, des ouvrages reliés en cuir en plus ou moins bon état. Devant les livres elle avait placé des dizaines de petits objets. Des souvenirs – pas de voyages, mais de moments de sa vie. Un briquet sculpté dans une cartouche,

trouvé chez un brocanteur alors qu'elle était en Bretagne avec des amis, une petite fiole de verre bleu fabriquée artisanalement, une fiasque à whisky – elle n'en buvait jamais –, une maquette de drakkar en bois sombre... Sur le mur opposé à la bibliothèque étaient accrochés quelques tableaux. Trop pour l'espace disponible. De vieilles toiles aux motifs classiques. Une nature morte représentant une coupe de fruits sur fond sombre, une scène de retour de chasse, un paysage de sous-bois (une aquarelle), le portrait d'un petit garçon mélancolique. Elle restait souvent les yeux fixés sur le regard de cet enfant. Il était à la fois triste et paisible. Acceptant son sort. Étaient-ce les longues séances de pose pour son portrait qui le chagrinaient ainsi? Était-il tuberculeux, condamné à l'inactivité, trop mûr pour son âge à cause de la maladie?

Sous les tableaux elle avait installé un petit secrétaire, son meuble préféré. Ses pieds fins le rendaient élégant, les multiples cases pour ranger tout le matériel de papeterie, sans oublier les tiroirs, parfois dérobés,

en faisaient un objet complexe et intrigant, devant lequel elle avait plaisir à s'installer. Le secrétaire, comme les tableaux, lui venaient aussi de son père.

De là où elle était assise, Corinne pouvait voir la vaisselle sale qu'elle avait laissée dans l'évier le matin. Elle aurait pu se lever et s'en occuper. Il fallait aussi lancer une machine de linge. Et la poussière s'était réinstallée. Elle regardait tout cela, gagnée par le sentiment qu'elle n'en viendrait jamais à bout. Insurmontable. Elle ne réussirait pas à faire les choses comme elles devaient être faites. Comme toujours, d'ailleurs. Chaque fois, une tâche restait en suspens. Inachevée. Oubliée ou, plus grave, sciemment abandonnée. Car elle était prise du sentiment qu'il lui était impossible de terminer ce qu'elle avait entrepris. Et ces détails se rappelaient à elle en permanence, reproches perpétuels.

Elle remonta le plaid sur sa poitrine et s'enfonça un peu plus dans le canapé.

Outre les meubles, les livres et les tableaux, elle avait une collection de stylos-plume venant de son père. Des objets

qu'elle n'utilisait jamais, mais qu'elle contemplait souvent, qu'elle soupesait, avec lesquels elle faisait semblant d'écrire, comme pour retrouver les mots qu'ils avaient tracés au cours des ans. Il faudrait prendre en compte ce qu'elle avait chez elle, avait dit tante Camille.

Corinne sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce qu'elle avait chez elle, c'était ce que sa mère voulait vendre après la mort de son père. Ce qu'elle avait eu la place d'arracher aux enchères organisées moins d'un mois après l'enterrement.

– Il faut que je change tout, tu comprends, ma chérie!

Sa mère lui avait asséné cela. Mais tellement de choses avaient changé, déjà, à ce moment-là. Des pans entiers de son existence avaient sombré dans un ravin, comme les flancs d'un iceberg se détachant sous l'effet de la fonte des glaces. Lentement au début, puis s'enfonçant dans l'océan noir et vite engloutis.

Ouvrir un livre et ne penser à rien.

Corinne laissa la nuit tomber sans s'extraire de sa lecture, puis, entendant les cloches de 8 heures, elle se demanda si elle avait le courage de ressortir.

Non.

Au petit matin, le jour mit encore plus de temps que d'habitude à se lever. Le ciel resta uniformément gris, sombre, si bien que Corinne partit en retard car elle ne s'était pas rendu compte du temps écoulé. Février... Les jours commençaient à rallonger, mais il faisait encore si froid... Sortir était une épreuve. Le métro, le changement, la marche, elle parcourut son trajet la tête ailleurs. Sans même ouvrir son livre. C'était la période de l'année où elle commençait à avoir envie de nature. Du parfum de l'herbe fraîchement coupée. Des boutons de fleurs et des bourgeons. Même si ce n'étaient que les plantes des jardins publics et de ses trois malheureuses jardinières.

Ils étaient déjà trois à fumer sur le trottoir quand elle poussa la porte. Des locaux

en rez-de-chaussée sur une grande cour, une vaste pièce parsemée de bureaux de bois clair. Elle travaillait là depuis six mois, dans une ambiance prétendument détendue qui la faisait parfois grincer des dents. Chacun avait personnalisé son poste de travail, avec des gris-gris, des gadgets, des petites images. Pour travailler, la plupart mettaient un casque sur leurs oreilles, de ces gros engins à l'ancienne, avec des coussins qui les entouraient et protégeaient les tympans des bruits extérieurs. Elle avait fini par s'y mettre, elle aussi, pour tenter d'améliorer sa concentration.

« Community manager », tel était l'intitulé de son poste. Ou CM, pour aller plus vite. Car il fallait aller vite. Et être toujours sur le coup. Le principe, c'était de pouvoir intervenir rapidement, parler, commenter, plaisanter, dédramatiser, informer dès qu'il prenait la fantaisie à un quidam à travers le monde de parler des marques qu'elle avait en portefeuille. Elle sillonnait les forums, traquait les commentaires, vivait sur Facebook. Au départ, elle avait fait semblant de connaître, car elle avait désespérément

besoin de ce boulot. Maintenant, elle était à l'aise sur la Toile. Prendre l'identité d'une marque, trouver le moyen de parler aux clients (futurs, ex, potentiels) sans tomber dans la pub ou le marketing, ça l'amusait plutôt. Et dans les mauvais jours, ça ne lui pesait pas trop. Les horaires étaient flexibles (surtout dans un sens) et les patrons, qu'elle soupçonnait d'être plus jeunes qu'elle, relativement sympas. Surtout depuis qu'ils s'étaient rendu compte qu'elle était très bonne en orthographe et qu'ils lui donnaient tous leurs courriers et documents à relire.

Elle s'installa après être allée chercher un café dans la cuisine. Le premier d'une longue série. Pour commencer, un petit tour sur ses pages, histoire de voir ce qui s'y était passé depuis deux jours. Elle avait suivi de son portable, pour parer à toute crise, mais voulait se remettre dans le bain. Rien de terrible ne s'était produit en son absence. Elle pouvait aller voir sa page perso, lire les gros titres des journaux, vérifier la météo. Une sorte de rituel du matin. Qu'elle pouvait reproduire en fait plusieurs

fois dans la journée, si elle s'ennuyait. C'était son boulot, après tout... Presque.

Ce matin-là, elle ne put retenir une seule info de sa revue de presse informelle. Son rêve de la nuit la hantait. Son appartement n'avait plus de murs, des gens allaient et venaient, prenaient des objets et elle courait de l'un à l'autre dans des tentatives désespérées pour les en empêcher. Son univers se délitait peu à peu, malgré ses efforts.

Prise d'une envie fébrile, elle fit une chose qu'elle s'interdisait depuis plus de quinze jours. Dans la case de recherche de noms sur Facebook, elle tapa « Franck Ribaud ». Elle jura intérieurement. Seuls ses amis pouvaient maintenant voir son profil. Il avait changé ses réglages, après l'avoir éjectée. Elle se déconnecta puis entra une nouvelle adresse e-mail. Elle avait près d'une dizaine de profils à sa disposition, dont au moins trois étaient amis avec Franck. Franck connaissait les deux premiers, mais pas le troisième. Bingo. Elle put enfin voir ses dernières actualités. Il avait manifestement pris une cuite en

boîte, samedi. Avec Jérôme et Damien, ses vieux copains d'école de commerce. Pas des flèches. Il avait changé son statut pour passer à « célibataire ». Elle avait fait de même. Par fierté. Elle observa de près la photo de son profil, modifiée elle aussi. Il n'avait pas l'air malheureux. Il souriait, fixant l'objectif, les sourcils légèrement relevés pour avoir l'air plus éveillé. C'était une de ses grandes théories : pour donner l'impression d'être intelligent, il fallait ouvrir les yeux un peu plus grands que d'ordinaire. Et hausser les sourcils. Corinne lui avait dit une fois ce qu'elle en pensait, il l'avait mal pris. Il n'avait pas d'événements en vue. Quand bien même il en aurait eu, d'ailleurs, qu'aurait-elle fait ? S'y rendre elle aussi pour tenter de discuter ? Elle n'en était pas arrivée là... Ou du moins elle essayait de s'en persuader.

Corinne se déconnecta en s'étirant. Il fallait commencer la journée. Oublier Franck pour quelques heures. Et même quelques jours, si elle y parvenait.

Une marque connue de produits laitiers avait besoin de ses soins. Un enfant s'était

plaint, en ligne bien entendu, d'avoir trouvé une bille dans son yaourt, et l'affaire était en train de faire le tour du Web. Des malins avaient détourné la pub, les slogans moqueurs fleurissaient et les commentaires des mamans stressées réclamaient des réponses apaisantes mais concernées.

À l'heure du déjeuner, Corinne sortit sa salade du frigo et s'installa autour de la grande table. Certains avaient commandé des sushis, d'autres étaient sortis chercher des sandwiches, et la tradition voulait qu'ils partagent leur repas, des patrons aux stagiaires. Les discussions tournaient autour des derniers buzz et des sorties branchées, deux domaines auxquels Corinne prétendait s'intéresser pour rester dans la course. Elle avait mis du temps à trouver cette place, il lui fallait se fondre dans le paysage.

Comme tous les autres, elle avait posé son smartphone devant elle et y jetait un coup d'œil régulièrement, comme s'il se passait toujours quelque chose. Parfois, elle tapotait l'écran pour vérifier ses e-mails,

l'air absorbée. C'est ainsi qu'elle vit le nom s'afficher en direct : « Tante Jeanne ». Elle sursauta et s'empressa de dévier l'appel vers sa messagerie.

Déjà !

Pendant le reste du déjeuner, elle ne put s'empêcher de jeter régulièrement un œil à l'icône lui indiquant qu'elle avait un message. Elle ne voulait pas l'écouter tout de suite. Peut-être même attendrait-elle d'être rentrée chez elle. Ah oui, elle sortait ce soir. Ça pouvait être reporté à demain, après tout. Quelle urgence ? Sa tante ne l'appelait jamais, alors elle n'allait pas s'empresser de répondre à la première sollicitation, quand même ?

Malgré ces pensées qui s'affolaient dans sa tête, Corinne sentait qu'elle saisirait la première occasion pour écouter ce satané message. Cela dit, écouter le message ne voulait pas dire qu'elle rappellerait aussitôt... Et puis, même si elle rappelait, ce n'était pas forcément une mauvaise stratégie. Laisser les choses pourrir n'avait souvent pour effet que de les envenimer. Encore plus.

« Bonjour ma chérie, c'est tante Jeanne. J'espère que tu ne vas pas trop mal. Tu es partie si vite hier que je n'ai pas eu le temps de te parler. J'aimerais beaucoup le faire, pourtant. Je te propose une chose, je reçois des amis dimanche prochain. Pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous? Ce sont des gens adorables, tu verras. Je compte sur toi ma chérie. Je t'embrasse. »

La photo avait été prise dans les années soixante-dix. Devant la Chesnay. À cette époque, la façade n'était pas encore couverte de rosiers grimpants. Ils venaient d'être plantés, apparemment. Corinne se pencha un peu plus pour tenter de distinguer la nature des jeunes pousses qu'elle voyait de part et d'autre de la porte principale. Difficile d'être affirmatif.

Le cliché était en noir et blanc, d'une étonnante netteté. Sur la pelouse, tante Camille, tante Jeanne et son propre père, Pierre, prenaient la pose. Jeanne et Camille riaient, Pierre avait les mains sur les hanches, l'air conquérant. Il portait un short en toile et un tee-shirt clair, qui contrastait avec son teint mat. Ce devait être la fin de l'été, il était bronzé, détendu.

Sur la droite, on voyait un berceau. Marc, le premier fils de tante Jeanne? C'était sûrement l'été soixante-treize. Les deux enfants de tante Camille étaient nés, déjà. Jérôme et Aude. À cette époque-là, ils avaient environ trois et quatre ans. On ne les voyait pas sur la photo.

Son père avait-il déjà rencontré sa mère? Corinne fronça les sourcils. Elle était née en quatre-vingt-un, et sa mère lui avait glissé un jour, comme par inadvertance, qu'ils avaient profité de la vie avant de l'avoir. Combien de temps? Non, ils ne devaient pas encore se connaître au moment où la photo avait été prise. Son père aurait aimé qu'elle ne restât pas enfant unique, elle avait entendu une dispute entre ses parents à ce sujet, vers sept ou huit ans. Mais elle l'était restée.

Où étaient-ils, les conjoints, au moment où la photo avait été prise? Dans la maison? À Paris, restés au bureau pendant que leur famille profitait du bon air?

– Ah! toi aussi tu l'aimes beaucoup, cette image! Je crois que c'est ma préférée...
Quelles années heureuses!

Corinne sursauta involontairement en entendant la voix de sa tante dans son dos.

– Nous étions bien, dans cette maison, continua sa tante. Nous n'avions pas de soucis, à cette époque. Comme les choses semblaient faciles. C'était avant...

– Avant quoi?

Corinne avait parlé trop vite. Elle aurait dû laisser la phrase en suspens, permettre à sa tante de la reprendre après un instant de silence. Elle s'en mordit les doigts quand Jeanne tourna la tête vers elle, les sourcils haussés, comme si sa nièce venait de la sortir d'une douce rêverie.

– Tu as pu venir, finalement. C'est bien.

Tante Jeanne avait prononcé ces mots sur un ton dur, dénué de toute aménité. Elle continua :

– J'ai vraiment cru que tu me fuyais, que tu ne voulais absolument pas me voir, depuis notre rendez-vous chez M^e Chodevain.

– Euh, mais non... mais pourquoi? Enfin... pas de raison...

– Bon, eh bien, s'il n'y a pas de raison, tant mieux! trancha sa tante. Nous verrons

cela plus tard, continua-t-elle sans préciser ce que le « cela » englobait.

Corinne se garda bien de poser la question. Elle n'avait aucune envie de commencer sur-le-champ une discussion désagréable. Il fallait qu'elle ait le temps d'y réfléchir, d'expérimenter ses arguments en les passant au crible de son esprit critique. Et puis déjà qu'elle imagine ce que sa tante lui voulait, dans le fond... Les meubles. Elle devait les avoir dans sa ligne de mire. Les meubles que son père avait récupérés à la vente de la Chesnay. « Il va falloir que l'on prenne en compte ce que tu as chez toi. » Ce ne pouvait être que cela. Le reste, les objets, ils appartenaient à son père, de toute façon. Ses tantes n'avaient aucun droit sur eux. Enfin, normalement...

Corinne s'éloigna de la photo pour se fondre aux autres invités. Trois couples qu'elle connaissait depuis des années étaient installés sur les poufs du salon tandis que son cousin Marc, l'aîné de tante Jeanne, fumait une cigarette sur le balcon. Malgré la fenêtre fermée, il lui sembla sentir l'odeur du tabac. Elle brûlait d'envie

d'en griller une mais se l'interdisait en présence de ses tantes. Depuis la mort de leur frère d'un cancer, celles-ci menaient en effet une guerre sans merci aux fumeurs. Enfin, à presque tous les fumeurs, puisque Marc n'avait jamais de remarque à supporter. Mais bon, Marc avait tous les passe-droits, au grand dam de son frère et de sa sœur. Corinne, elle, s'était mise dans une position délicate : ses tantes étaient persuadées qu'elle ne fumait pas. Tout ça parce que, un jour, prise à partie par tante Camille – « Regarde-moi tes cousins, ils fument encore! Après ce que nous avons vécu. Le calvaire de ton père. Tu devrais leur dire, toi... » –, Corinne était restée interdite, muette. Son paquet lui semblait incandescent dans sa poche. Arrêter de fumer? L'interdire aux autres? Après la mort de son père, sa consommation avait crû. Quand l'angoisse l'empoignait, elle allumait une cigarette pour sentir de l'air passer de nouveau dans ses poumons. Elle pouvait enfin inspirer profondément, relâcher lentement la fumée, comme une soupape qui soulage de la pression. Arrêter

de fumer? Impossible. Mais elle s'en cachait par peur de la réaction de ses tantes. Au moins de sa famille. Et de tous ceux qui auraient pu, par maladresse ou pas, divulguer son secret. L'interdire aux autres? Au nom de son statut de fille de cancéreux? Parce que son père avait été victime de tabagisme passif, elle aurait dû s'ériger en passionaria de la cause?

C'était la posture de Camille. Dès qu'elle en avait l'occasion, elle morigénait les fumeurs. Non pas en discours agressifs et moralisateurs, mais en prenant son air le plus désespéré pour expliquer dans quelles souffrances son petit frère était mort, et combien la simple vue d'une cigarette la replongeait dans un abîme. Elle revoyait ses côtes saillantes, ses yeux démesurément grands qui la fixaient en semblant la prier de faire cesser la douleur, alors qu'aucun son ne sortait de sa bouche desséchée. Généralement, ses interlocuteurs faisaient disparaître discrètement leur mégot.

Marc rentra enfin dans la pièce et s'aperçut de la présence de sa cousine au moment où celle-ci, le rouge aux joues, tentait de participer à la conversation générale. Ils avaient tous des avis si tranchés qu'elle peinait à faire entendre sa voix. Il prit place à côté d'elle et Corinne lui jeta un sourire reconnaissant.

– Non mais tu comprends, ce sont ces jeux vidéo qui sont terribles. Ils ne font plus la différence, après...

– Et puis, de toute façon, ils vivent dans une société où on pense qu'on peut tout avoir tout de suite. Alors forcément...

– Ah ça, c'est Internet! Tout, tout de suite, et gratuit en plus.

– Ils ne comprennent plus ce que travailler veut dire. Ils ne comprennent plus que les choses ont une valeur.

Corinne aurait voulu tempérer ces avis, apporter des éléments de réflexion nouveaux, leur faire admettre que leur peur était pour beaucoup dans ces affirmations péremptoires, mais l'ampleur de la tâche lui fit baisser les bras. Elle en avait vécu, des situations comme celle-là. Des adultes

râleurs, aigris et sûrs d'eux qui assénaient leur compréhension du monde... « Des adultes. » Corinne sourit toute seule en s'apercevant du terme qui lui était venu à l'esprit. Des grands, quoi. De ceux qui prétendent tout savoir et tout avoir compris. Ceux qui ont toujours une explication à donner.

– Alors, tu es toujours dans ce théâtre ?

La question de Marc la fit presque sursauter. Le théâtre ? Ah, oui...

– Non, plus depuis longtemps. Je n'y suis restée que peu de temps, tu sais. Quelques mois.

– Ça ne te plaisait pas ?

Corinne tenta de discerner l'ironie dans la voix de son cousin, mais il la fixait avec un regard franc qui semblait n'en dissimuler aucune.

– Non, ce n'est pas ça... disons que leur proposition artistique me semblait vraiment vaine, tu vois. On tournait en rond. Et puis les temps sont devenus plus durs pour les petites compagnies, alors j'ai préféré partir avant de faire des trucs qui ne m'auraient pas plu.

– Tu es une pure, toi. Pas de compromission!

Encore une fois, l'idée effleura Corinne que son cousin se moquait d'elle.

– Tu vois, enchaîna-t-il sans lui laisser le temps de lui poser la question, si tant est qu'elle l'eût osé, j'aurais aimé faire la même chose que toi. Tout quitter. Mais bon, pas possible. Trop de charges. Il a fallu que je sois raisonnable...

Marc travaillait dans la banque. Sa mère, tante Jeanne, était tellement contente de la situation qu'il avait trouvée! Un peu inespérée pour un garçon qui n'avait jamais accroché à l'école et raté son bac deux fois. « Il a fini par trouver sa voie », glissait-elle à toutes les mères désespérées de son entourage, l'air apaisé de celle qui a enfin vu la lumière après des années de lutte.

– Trop de charges? Pourtant tu vis seul, non?

Corinne se mordit aussitôt les lèvres d'avoir mis cela sur le tapis avec aussi peu de tact. Marc ne parut pas s'en offusquer.

– Oui, bien sûr. J'ai quand même la pension à payer. Et puis quand mon fils

vient, je veux pouvoir lui offrir tout ce qu'il veut, tu comprends... Les gosses, ils ont besoin d'avoir la même chose que leurs copains, alors ça n'arrête pas.

– Il a quel âge, déjà... ?

Corinne aurait aimé glisser le prénom de son petit-cousin dans la question, mais impossible de s'en souvenir.

– Huit ans. Tu veux voir une photo ?

Sans attendre la réponse, Marc sortit son téléphone et fit défiler devant les yeux de Corinne une série de clichés pris lors du précédent week-end dans un parc de loisirs. Le gamin avait sur chaque photo un nouvel objet dans les mains. Corinne sourit et lâcha avec diplomatie :

– Il est mignon !

Marc rengaina son portable.

– Ben tu vois, j'ai envie de lui donner tout ce que je n'ai pas eu, petit. Les jouets, les sorties, tous ces trucs-là, quoi.

La première image qui vint à l'esprit de Corinne fut celle de son cousin, à la Chesnay, sur un vélo flambant neuf. Il avait également la tenue complète du cycliste, avec le maillot jaune de rigueur. Elle devait

avoir cinq ou six ans, cet été-là. Il était passé et repassé devant le perron jusqu'à ce que sa roue avant se bloque dans la grille du regard des eaux de pluie et qu'il chute lourdement. Un genou couronné l'avait dégoûté de son nouveau jouet.

Bien sûr, elle était plus jeune que ses cousins, pourtant, du plus loin qu'elle s'en souvenait, il lui avait toujours paru qu'ils obtenaient ce qu'ils désiraient à la première demande. Après le divorce, surtout. Ils revenaient de chez leur père rhabillés de neuf, suivant la dernière mode lycéenne.

– Tu vois, moi, quand j'étais petit, j'étais toujours celui qui avait moins que les autres. Jamais le bon truc. Des tennis pourries, des jeans de supermarché. Je crois que ça m'a beaucoup nui...

– Ah?

Corinne tenta de mettre le plus de curiosité possible dans son intonation, par politesse, bien qu'elle n'ait aucune envie que son cousin continue sur ce thème. Elle sentait l'énervement monter en elle. « Non mais, pignouf, tu t'entends? Depuis que je te connais tu passes ton temps à te plaindre.

Tout le monde est responsable de tes échecs sauf toi! »

– Oui, tu vois, je n’avais pas confiance en moi. J’avais l’impression que tout le monde voyait que je n’étais pas à la hauteur. J’aurais voulu ne plus penser à mon apparence, être comme les autres...

– En même temps, on n’est jamais vraiment comme les autres... Je veux dire, pas exactement. Enfin, on n’est pas des clones, non?

Marc leva les sourcils et la contempla en silence. Il avait des yeux magnifiques et, quand il prenait l’air peiné, il était irrésistible. Corinne se souvenait de la beauté de son ex-femme. Un genre de mannequin, qui lui avait expliqué un jour qu’elle était spécialisée dans les jambes. Il avait toujours ramené des filles superbes, d’ailleurs. Pour aller avec ses vêtements dernier cri.

– Tu vois, le problème, avec toi, commença-t-il d’une voix plus sourde qu’avant, c’est que ta pureté est complètement décalée...

Corinne avait sursauté au mot « problème ». En essayant de le dissimuler.

– Euh, c’est-à-dire?

Marc soupira longuement. Il semblait hésiter à continuer puis se lança.

– J’ai l’impression que, pour toi, le monde est simple... Tu t’intéresses à la lecture, donc tu fais des études de lettres.

– Euh, oui...

– Et jamais tu ne t’es demandé si cela allait te permettre d’obtenir une bonne situation. Tu t’es lancée, et puis tu as réfléchi après. Et maintenant, tu fais quoi?

La question semblait rhétorique. Corinne laissa un silence s’installer.

– Tu vois, rien, finit par lâcher Marc.

– Ben non, je ne fais pas rien... J’ai un boulot, tu sais.

– Oui, mais pas de perspectives. C’est comme avec ton théâtre, tu t’es engagée dans une voie qui n’offre pas grand-chose.

– En même temps, c’est mon problème, non? Et si je suis heureuse comme cela?

Aussitôt ces mots prononcés, Corinne s’en voulut. Elle n’allait pas non plus se justifier? En vérité, si, puisqu’elle avait mordu à l’hameçon...

Marc s'interrompt encore, les yeux fixés sur les siens. Les ridicules de la quarantaine lui allaient particulièrement bien. Elles lui donnaient cet air posé qui suscite la confiance des femmes. Un roc solide sur lequel s'appuyer après la tempête, l'homme avec lequel faire des enfants... Corinne chassa cette pensée parasite.

– Tu vois, ça me fait chaque fois penser à ton père.

– Quel rapport ?

– Quand il est mort, il était vraiment au bout du rouleau.

Ah oui, ça, c'était sûr ! Après neuf mois de traitements lourds contre le cancer, il n'était pas au mieux de sa forme ! Corinne leva les yeux au ciel mais Marc ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Bien sûr je ne te parle pas de la maladie, plutôt des raisons pour lesquelles elle s'est déclenchée. Il était fatigué. Usé. Il a toujours voulu n'en faire qu'à sa tête, suivre sa voie, comme il disait, et il s'y est épuisé. Finalement, il a lâché la rampe. Je crois qu'il avait vraiment capitulé, dans sa tête.

Marc acheva sa tirade d'un air satisfait, teinté toutefois d'une certaine affliction. Il plissait les yeux dans une pose de commiseration affectueuse. Corinne eut envie de le gifler violemment. Elle baissa la tête. Elle ne voulait pas que les larmes qu'elle sentait poindre affleurent.

Marc posa la main sur son épaule. Elle dut retenir un mouvement pour s'en dégager. Le contact avec la paume de son cousin la brûlait.

– Ne le prends pas mal, Corinne. Mais tu vois, cette attitude, ça a nui à toute la famille. Après la mort de grand-père, si ton père avait pu assurer, on n'en serait pas arrivés là. Je ne voudrais pas que l'histoire se répète, tu comprends ?